Document généré le 7 juil. 2025 12:10

Études littéraires africaines

« Petit à petit, l'identité culturelle a préparé le lit de l'obscurantisme » : le point de vue d'Hélé Béji sur la « faillite de l'universel »

Numéro 50, 2020

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1076040ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1076040ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)
2270-0374 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

(2020). « Petit à petit, l'identité culturelle a préparé le lit de l'obscurantisme » : le point de vue d'Hélé Béji sur la « faillite de l'universel ». *Études littéraires africaines*, (50), 159–161. https://doi.org/10.7202/1076040ar

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2020

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

« Petit à petit, l'identité culturelle a préparé le lit de l'obscurantisme » : le point de vue d'Hélé Béji sur la « faillite de l'universel »

P.H. : *Dans trois essais majeurs,* Le Désenchantement national *(1982),* L'Imposture culturelle *(1997) et* Nous, décolonisés *(2008), vous avez analysé de manière originale ce qui s'était joué, et se jouait encore, dans la décolonisation, non pas certes dans les faits historiques, mais en quelque sorte à l'arrière, dans l'atelier conceptuel, et aussi en prenant une position de surplomb, sur le long terme, pour interroger le résultat de tel ou tel combat discursif qui mobilisait ces concepts.* L'Imposture culturelle*, en particulier, revenait de manière polémique sur la notion de culture (et d'identité culturelle, qui semblait à l'époque une valeur absolue) en essayant dès lors de réhabiliter la notion de civilisation, dont le colonialisme avait abusé mais qui vous semblait à redéfinir comme valeur en quelque sorte supérieure aux « identités » dont on se réclame tant aujourd'hui. Cela supposait aussi une approche de la culture comme langage avec / vers autrui, et non comme pure affirmation de soi. Plus de vingt ans après, vous semble-t-il que les changements intervenus dans les sociétés vous aient donné raison ? ou qu'ils aient davantage illustré la nécessité de repenser ces deux réalités ?*

Hélé Béji : En effet, il y a un continuum entre ces trois livres, et ce, de manière presque involontaire, presque inconsciente. Le premier (*Désenchantement national*) était centré sur l'idée que le nationalisme anticolonial, après avoir été libérateur, c'est-à-dire après avoir libéré le territoire de la présence de l'occupant et instauré l'Indépendance, était devenu une idéologie de pouvoir et de contrôle des citoyens : toute-puissance du parti unique, disparition des libertés publiques, censure de la presse, etc. De là, j'avais mis en exergue le rôle central joué par la restauration de son « identité » culturelle dans le discours de l'État comme force d'emprise sur les esprits pour empêcher toute forme de division politique ou d'opposition intellectuelle. En d'autres termes, la religion de l'identité s'est faite au détriment de l'exercice des libertés, c'est-à-dire qu'elle a favorisé une culture de la domination et non une culture de la démocratie.

Dans *L'imposture culturelle*, je reprenais cette fonction du discours identitaire comme fermeture morale davantage encore que politique. Je détachais ce culte de l'identité culturelle de l'exemple tunisien, et je le généralisais au processus intellectuel postcolonial comme principale philosophie contre les grandes puissances, jusqu'à devenir une véritable dynamique idéologique célébrant la richesse potentielle de la « différence », dans l'écho des penseurs occidentaux eux-mêmes plaidant pour le droit à la diversité. Mais celui-ci s'est transformé en culte de « l'origine », qui attise l'ivresse de soi au détriment de la connaissance de l'autre. Ce radicalisme culturel masque de graves lacunes d'humanisme, telles que la faculté scientifique, le sens moral (on confond personnalité culturelle et

personne morale) et toutes les formes de libertés de conscience qui voudraient s'élever au-dessus de sa condition ethnique préétablie, autrement dit des préjugés. Petit à petit, l'identité culturelle a préparé le lit de l'obscurantisme. Je découvrais qu'elle fonctionnait comme une croyance quasi aveugle, qui ne laissait plus de place à la pensée ni à l'histoire, mais vous maintenait dans une fiction intemporelle et vertueuse de soi. De là, il n'y avait qu'un pas vers la restauration de la religion comme origine des origines, et comme identité absolue sacralisée. Pour moi, la remontée du religieux prend essentiellement sa source dans le succès des doctrines culturelles comme fondement exclusif de notre humanité.

Avec le troisième volet (*Nous, décolonisés*), je découvrais encore plus avant que cette doxa identitaire d'une humanité réduite à sa seule différence avait participé en réalité à l'échec des indépendances comme renaissance politique, et comme formation d'un second humanisme « décolonisé », qui se voulait supérieur à l'humanisme dit européen ou occidental. À travers cet échec historique, et l'incapacité de se constituer en force de civilisation, on a vu l'imaginaire social tout entier (pouvoirs et citoyens confondus) se laisser gagner par l'attraction du discours religieux, l'islam en l'occurrence, comme une espérance d'égalité, une sorte de « communisme » spirituel pour des peuples qui restent dominés, malgré leur libération, par les progrès d'un Occident irrattrapable. Néanmoins, il se produit lentement comme une inversion des rôles. Fait notable, c'est l'Occident lui-même qui se réclame désormais du culte de sa propre identité, se rassemblant comme une grande tribu appelée à renouer avec ses traditions historiques de puissance, de reconquête et de « civilisation » mondiale, sorte de défense identitaire peut-être en réaction à ces peuples jeunes et vigoureux, attisée par le drame de l'immigration. Le fait d'être à la recherche de son identité signerait qu'on l'aurait déjà perdue…

Au regard des développements actuels, en particulier ceux de l'explosion révolutionnaire arabe des dix dernières années, qui a pris son élan en Tunisie, on voit s'accentuer la force idéologique des droits culturels, c'est-à-dire la réappropriation de ses droits humains dans le cadre de leur propre enracinement national ou religieux. Plus encore, avec la chute des dictatures, la liberté révolutionnaire revendique désormais le droit politique à la *représentation religieuse*. Ce qui est inédit ici, est que la valeur démocratique nourrit l'engouement religieux des musulmans eux-mêmes, chez eux ou hors de chez eux, et autorise la manifestation publique de nouvelles libertés d'expression liées au réveil religieux. La politique occidentale d'expansion de la démocratie, par les médias ou par la guerre, aura eu pour résultat de favoriser du même coup l'institution de la religion dans les manifestations de la vie publique, et pas seulement de la vie privée.

Nous sommes face à une difficulté majeure qui semble irréversible (Cf. *Dommage, Tunisie).*

Comment ramener la religion à la sphère privée, quand elle a déjà gagné dans l'opinion ses droits d'expression démocratiques ? Est-ce par

des moyens sécuritaires répressifs ? Le despotisme postcolonial, qui s'y était employé durant plus d'un demi-siècle sans y parvenir, a été balayé par le phénomène révolutionnaire. Les mouvements religieux ont désormais partout pignon sur rue. La politique sécuritaire ne suffit plus à les maîtriser, encore moins dans ses formes fanatiques. Les démocraties modernes, qui se sont profondément impliquées dans le jeu révolutionnaire arabe, en subissent le contrecoup tragique. Pire, les derniers événements sanglants ont porté un coup terrible à la pédagogie scolaire républicaine. Car on découvre que « l'universel », qui avait vaincu les religions à travers les siècles en les sécularisant et en les éduquant par la raison, n'y parvient plus.

C'est donc dans les faiblesses et les faillites de l'universel, au sens de la perte d'efficacité du savoir sur les croyances elles-mêmes, qu'il faut chercher le regain du mythe religieux. La République du savoir veut combattre le sacré par son propre sacré, mais sans exercer sur l'opinion la même force de persuasion. On découvre par exemple que la France, qui répond à la violence identitaire par une réaction identitaire, liée à ses propres traditions intellectuelles, se met en danger. En réalité, on découvre ici l'importance non de l'identité, mais de la Tradition. Les Lumières de la tradition sont désormais en concurrence avec celles de la modernité, et pas au bénéfice de leur humanité à toutes deux, et dans leur ignorance réciproque. Il existe un processus de déshumanisation intérieur à la modernité elle-même, dont l'islam est partie prenante, jusque dans la pulsion extrême de brutalité et de cruauté. Le progrès n'étant plus exempt de multiples régressions, tant morales que matérielles, même dans sa supériorité scientifique (exemple, le désarroi mondial face au Covid), et terni dans ses promesses de bonheur et de bien-être ici-bas, plus rien n'empêche les hommes de nourrir des visions d'une autre nature. Ainsi, le regain des idéologies culturelles doit être repensé dans le contexte d'une démocratie obscurcie par la surenchère des médias dans la domestication des foules, par la peur sécuritaire face au dérèglement de libertés de plus en plus « sauvages », enfin par la faiblesse de l'humanisme classique à trouver de nouveaux liens de sociabilité et un art de civilisation.